

Compter ses jours : Memento mori hier et aujourd'hui

Evert Van de Poll

Cahiers de l'École Pastorale, N° 119, 2021/1

Introduction

Autour de la pandémie de Covid-19, on parle très peu d'un aspect très important : la mort. Pourtant, le fond de l'affaire est que le virus fait beaucoup de victimes mortelles. Ainsi, la pandémie nous rappelle-t-elle notre fragilité, notre mortalité. Sur ce sujet, les chrétiens ont des choses importantes à dire. Dans l'article précédent nous avons décrit deux traditions au sein du christianisme dans lesquelles la foi en une vie au-delà de la mort a joué un rôle capital : l'aide, souvent sacrificiel, aux victimes d'épidémies, et l'*ars moriendi*, l'art de bien mourir et de bien s'y préparer. Dans ce qui suit, nous parlons d'une autre tradition importante : celle du *memento mori* (se souvenir de la mort). En langage biblique : compter ses jours afin d'acquérir sagesse.

Article

Comment se fait-il que nous sachions tous qu'un jour nous mourrons, mais que nous n'en parlons pas et n'y pensons pas beaucoup ? Quantité de conseillers autoproclamés en sagesse de vie nous disent qu'il faut « positiver », c'est-à-dire se concentrer sur les choses positives de la vie. Cela implique qu'il ne faut pas trop longtemps se focaliser sur les aspects négatifs, car cela va nous empêcher de nous épanouir pleinement. Suivant ce conseil, nos contemporains ont tendance à éviter le sujet de la mort.

En même temps, ce sujet est banalisé. Le pasteur américain Phil Letizia a raison de dire que la culture occidentale est marquée par une confusion. D'un côté, la mort est omniprésente dans les jeux de vidéo, les films d'action, les séries de télévision, le chant des rappeurs et des chansons des groupes rock. Les gens de notre époque sont à l'aise avec la mort comme sujet de divertissement, tant qu'ils n'ont pas à rencontrer sérieusement la réalité de la mort. En témoignent les jeux vidéo, les De l'autre côté, la réalité de la mort est poussée à la marge de l'expérience quotidienne. Beaucoup de parents sont terrifiés à l'idée même de laisser leurs enfants visiter le chevet de leur grand-mère mourante, de peur que cette expérience ne les affecte négativement. « Notre formation culturelle actuelle n'a ni la profondeur ni le pouvoir de nous donner de l'espoir, face à cette réalité qui est pourtant inévitable ».¹

Ceci est un phénomène assez récent dans l'évolution des cultures occidentales, en Europe comme en Amérique et ailleurs. Jusqu'au grand bouleversement culturel et le début de la déchristianisation à grande échelle dans les années 1960 et 1970, les gens vivaient avec une conscience plus claire de la mort. Dans un de ses chroniques sur la santé, le médecin Gabriel Combris note que la vieillesse et la mort sont les nouveaux tabous. Aujourd'hui, les « personnes âgées » vivent quasiment tous à l'écart, isolées du reste de la société. Fini, le temps de la grand-mère qui restait en famille jusqu'au bout, assise près du feu sur son siège à bascule. Dès que les personnes deviennent dépendantes, elles sont logées dans des maisons de retraite, des EHPAD. Quant à l'attitude de nos contemporains vis-à-vis de la mort en tant que telle, notre médecin ironise :

Notre époque parle sans honte de sexe et d'argent, fière de montrer qu'elle a réglé leur compte aux interdits d'autrefois. Mais évoquez avec elle le corps malade qui attend son heure, la mort qui

¹ Phil Letizia (pasteur de Boynton Beach Community Church), 'Remember Death, Living Hope', article publié sur le site du Gospel Coalition, 31 August 2018, <https://www.thegospelcoalition.org/reviews/remember-death-living-hope/>

rôle, et là elle se froisse, l'air tout d'un coup bien sérieux, en disant qu'il ne faut pas être sinistre !²

Religions et conscience de la mort

La conscience de ce qu'il faut tenir compte de la mort a joué un rôle important dans toutes les cultures anciennes ainsi que dans toutes les religions. On ne compte pas les représentations de l'au-delà, les rites autour d'un décès, et les cultes rendus aux divinités censées déterminer le sort des humains mortels.

Dans cet article nous nous intéressons plus particulièrement à la conscience de la mort dans la philosophie gréco-romaine dans l'Antiquité, et comment le christianisme l'a adoptée et transformée. Les cultures européennes, occidentales, sont issues de la rencontre entre l'héritage culturel de « Rome » et « Athènes » d'une part, et la foi chrétienne d'autre part, la dernière étant fondée sur la Bible et la religion d'Israël. Le christianisme a intégré l'héritage gréco-romain dans un nouveau cadre religieux et éthique, et dans une nouvelle vision du monde basé sur la révélation biblique. C'est ainsi qu'il a façonné les cultures de l'Europe. Y compris l'attitude vis-à-vis de la réalité de la mort.

De nos jours en Occident, beaucoup de gens ont pris leurs distances avec les racines chrétiennes de notre culture. En même temps, ils s'inspirant souvent de la philosophie gréco-romaine pour réfléchir aux questions fondamentales d'une manière rationnelle et dans un cadre non-religieux. S'agissant de la mortalité des humains, deux approches se confrontent aujourd'hui, l'une religieuse, basée sur la raison humaine et la révélation de Dieu, l'autre séculière, basée sur la seule raison et en rupture avec la tradition culturelle de l'Occident.

Memento mori

Commençons par l'Antiquité. Pour dire l'importance de penser à ce que nous sommes mortels, les Romains utilisaient l'expression *memento mori* (« souviens-toi que tu vas mourir »). Elle est proche d'une autre locution latine : *sic transit gloria mundi* (« ainsi passe la gloire du monde »).

La conscience de la mort était aussi présente dans la philosophie des Grecs. Les philosophes ont voulu comprendre le monde avec les ressources de la raison humaine sans faire appel aux mythes de la religion. Il leur a suffi de transformer les dieux (celui du ciel, Ouranos ; celui de la terre, Gaïa, etc.) en éléments matériels, et de se mettre à les penser. C'était une extraordinaire révolution dans l'histoire humaine³. Ainsi, les philosophes ont-ils essayé de comprendre réalité de la mort et ses conséquences pour la vie humaine, sans les mettre dans un cadre religieux.

Le memento mori étaient une pratique, prônée par de nombreux philosophes de l'ère gréco-romaine, qui consiste à méditer sur sa mortalité. Ce n'était pas pour eux une manière d'être morbide ou de faire peur, mais une discipline qui donne de la force pour agir. L'idée était de se concentrer sur la chose en face, en se rendant compte que c'est peut-être la dernière chose que l'on va faire dans sa vie. Le philosophe Démocrite (470-360 avant J.-C.) s'est entraîné en allant dans la solitude et en fréquentant les tombes. Son contemporain Platon a introduit, dans son récit de la mort de Socrate, l'idée que la bonne pratique de la philosophie ne concerne « rien d'autre que de mourir et d'être

² Gabriel Combris, 'Finir triste, mourir seul ?!', 28 Septembre 2018, sur <https://www.directe-sante.com/finir-triste-mourir-seul/>

³ Luc Ferry et Lucien Jerphagnon, *La tentation du christianisme*. Paris, Grasset, 2009, p.45ss.

mort »⁴. En d'autres termes, on meurt chaque jour dans le sens de prendre conscience de sa mortalité et d'en tirer les conséquences dans ce que l'on va dire et faire.

Stoïciens

Les stoïciens étaient particulièrement proéminents dans leur pratique du memento mori. Né avec une maladie chronique qui a occupé une place importante tout au long de sa vie, le fameux sénateur et philosophe romain Sénèque (4 av. JC - 65 AD) réfléchissait constamment à l'acte final de la vie terrestre. Dans une de ses « lettres morales », il a écrit :

Préparons nos esprits comme si nous arrivions à la toute fin de la vie. Ne reportons rien. Équilibrons les livres de la vie chaque jour. Celui qui met la touche finale à sa vie chaque jour ne manque jamais de temps⁵.

Épictète (50-135 AD) disait à ses étudiants qu'en embrassant leur enfant, frère ou ami, ils devraient se rappeler qu'ils sont mortels, freinant leur plaisir. Son adage :

Gardez la mort et l'exil devant vos yeux chaque jour, avec tout ce qui semble terrible. Ce faisant, vous n'aurez jamais une pensée basse et vous n'aurez jamais un désir excessif⁶.

L'empereur et philosophe Marcus Aurelius, qui régna de 161 à 180 AD, a invité ses lecteurs à considérer à quel point toutes les choses mortelles sont éphémères et significatives. « Vous pouvez quitter la vie maintenant. Laissez cela déterminer ce que vous faites, dites et pensez »⁷.

Dans la Rome antique, lorsqu'un général victorieux faisait son tour cérémoniel dans les rues de Rome pour célébrer son triomphe, un serviteur devait se tenir debout derrière lui sur son char et chuchoter cette phrase à son oreille, afin de lui rappeler qu'il devait se souvenir de ce qu'il était mortel. Autrement dit, malgré votre succès d'aujourd'hui, le lendemain sera un autre jour – quel rappel à entendre au sommet de la gloire et de la victoire ! Il est pourtant plus probable que le serviteur disait une phrase plus complète : *respice post te, hominem te esse memento !* (« Regarde autour de toi, et souviens-toi que tu n'es qu'un homme ! »). Nous avons pour cela le témoignage du Père de l'Église Tertullien au début du 3^e siècle⁸.

L'attitude stoïcienne

La façon de penser et le mode de vie prônés par les stoïciens gréco-romains ont exercé une grande influence dans les cultures européennes et occidentales, jusqu'à présent. De nos jours, de nombreux philosophes s'en inspirent, en France comme dans d'autres pays. Une quantité d'ouvrages et de sites Internet popularise le soi-disant « sagesse stoïcienne ». Le memento mori en est un aspect principal. L'attitude des stoïciens et de leurs adeptes plus tard est censé servir à un triple objectif.

(a) Certains formes de memento mori, comme celui de l'esclave derrière le général victorieux, incitaient à s'humilier, à devenir une personne plus humble, consciente de ses limites. Cette humilité est au cœur des vertus, prônés par les philosophes gréco-romains.

⁴ Platon, *Phaedo*, 64.4.

⁵ Sénèque, *Epistulae Morales ad Lucilium* (Lettres morales à Lucilius)

⁶ Épictète, *Discours*, 3.24.

⁷ Marcus Aurelius, *Méditations*, livre IV, 48.2.

⁸ Tertullien, *Apologeticum*, ch. 33.

(b) D'autres formes de memento mori, plus importantes et davantage répandues, servaient à inspirer la joie de vivre. Elles mettaient surtout en avant le thème du *carpe diem* (« cueille le jour »), qui comportait le conseil de « manger, boire, et être joyeux, car nous mourrons demain ». Dans les *Odes* d'Horace (65 av. JC – 6 AD) on trouve la célèbre locution *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus* (« Maintenant il faut boire, maintenant il faut frapper la terre d'un pied léger »). Horace poursuit en expliquant qu'il faut le faire maintenant parce qu'il n'y aura ni boisson ni danse dans la vie éternelle après la mort. Le thème classique du *carpe diem* pouvait impliquer chez certains un mode de vie hédoniste, mais en règle générale, les philosophes, et notamment ceux de l'école stoïcienne, comprenait le *carpe diem* dans le sens de saisir l'occasion de mener une vie de vertu maintenant, et de ne pas attendre demain, ni de se laisser décourager par la perspective de la mort.

On trouve des parallèles de cette expression dans la Bible : « Qu'on mange et qu'on boive, car demain nous mourrons ! » (Isaïe 22:13 et 1 Corinthiens 15:32), mais là, elle exprime une indifférence par rapport aux principes moraux de Dieu.

Plus tard, le principe de *carpe diem* va jouer un rôle important dans la Renaissance. Je prends pour exemple l'essayiste Michel de Montaigne (1533-1592). Il affirmait qu'au lieu d'avoir peur de la mort, il faut accepter cette vérité, réfléchir et méditer sur sa mortalité, de sorte que cela devient une clé pour vivre pleinement sa vie, en toute liberté. « Pratiquer la mort, disait-il c'est pratiquer la liberté. Un homme qui a appris à mourir n'a pas appris à être esclave ». Il aimait une ancienne coutume égyptienne qui voulut que pendant les fêtes, un squelette était sorti, applaudi par les gens qui se disaient les uns aux autres : « Buvez et soyez joyeux car quand vous serez mort, vous ressemblerez à ça »⁹. Dans la pensée stoïcienne, méditer sur sa mortalité est un outil pour créer de la priorité et du sens. Il faut traiter le temps de vie comme une occasion pour faire ce qui est le plus important, et ne pas le gaspiller dans le trivial et le vain.

(c) Le memento mori servait aussi à être réaliste, à accepter sa place dans la société. Dans leur recherche rationnelle, les philosophes grecs se sont approprié les deux grands messages de la mythologie et des religions grecques : le monde est un cosmos, et l'homme doit accepter la mort pour occuper la place qui lui revient. L'enseignement de la mythologie est que le sens de l'existence humaine n'est pas, ne doit pas être, la quête de la vie éternelle. Le but de l'existence, le salut si vous voulez, ne réside pas dans la conquête de l'immortalité mais dans la quête de l'harmonie, dans la mise en accord de soi avec l'ordre cosmique garanti par Zeus, le dieu suprême. Les philosophes ont retenu cet enseignement, le mettant au cœur de leur pensée rationnelle. L'homme doit accepter sa finitude, sa condition de mortel. Sa vie est réussie quand il trouve sa place dans le cosmos, son lieu naturel¹⁰.

Memento mori – dans le christianisme

Quel était la réponse des chrétiens à la pratique du memento mori dans le monde gréco-romain ? Théologiens et responsables de l'Église en ont souligné l'importance mais ils en ont transformé le sens. S'ils étaient d'accord avec les philosophes stoïciens que l'homme doit méditer sa mortalité et en tirer les conséquences, ils étaient en profond désaccord pour ce qui est le sens de la mort en tant que telle. Cette différence tient à la conception différente de l'au-delà.

⁹ Cité dans l'article 'Memento mori, a Stoic approach for today', sur le site <https://dailystoic.com/memento-mori/>

¹⁰ Ici nous résumons les propos de Luc Ferry et Lucien Jerphagnon, *op. cit.*, p. 50-57.

Le tournant chrétien

Selon les philosophes, le cosmos est divin parce qu'il vient des dieux et non des hommes : le cosmos transcende l'humanité. En même temps, le cosmos est logos : il est logique, rationnel, accessible à notre petite intelligence puisqu'il est parfaitement organisé par les dieux. En tant que « mortels », et non immortels comme les dieux, il nous faut être à notre juste place, être ajustés à l'ordre du monde, et même aimer cette condition, sans nostalgie du passé ni espérance dans quelque avenir rêvé. Cela relève d'un véritable art de vivre. Les philosophes croyaient en ce qu'on pourrait appeler une vie après la mort, mais comme l'explique Luc Ferry, la doctrine stoïcienne du salut était anonyme et impersonnelle. La mort pour le stoïcien impliquait une transition d'un état de conscience individuelle à un état d'unité avec le cosmos, mais en conséquence, les êtres humains perdraient tout ce qui constitue la conscience de soi et l'individualité. « Le stoïcisme tente vaillamment de nous soulager des peurs liées à la mort, mais au prix de l'effacement de notre identité individuelle ».

Or le christianisme va rompre radicalement avec cette idée. Et Ferry d'expliquer pourquoi les gens étaient « tentés », comme il le dit, par la foi chrétienne, et pourquoi le christianisme a finalement conquis le monde gréco-romain :

Ce que nous aimerions par-dessus tout, c'est être réuni avec nos proches, et, si possible, avec leurs voix, leurs visages - pas sous la forme de fragments cosmiques indifférenciés, tels que des cailloux ou des légumes. Dans cette arène, on pourrait dire que le christianisme a utilisé ses gros canons. Il ne nous promet pas moins que tout ce que nous souhaiterions : l'immortalité personnelle et le salut de nos êtres chers...

Dans ces conditions, le salut n'est plus une affaire de juste place dans le cosmos, dont nous deviendrons après la mort un fragment anonyme et inconscient. Il est espérance de rester éternellement en vie et de retrouver ceux que nous aimons... Il est promesse d'une personne, le Christ, à chacun des humains... Il est une affaire personnelle, car le Christ s'occupe de chacun d'entre nous. Place à l'amour... Voilà le cœur du cœur de la tentation chrétienne¹¹.

Le mot « tentation » est certes péjoratif, du point de vue d'un auteur qui se déclare athée. Mais il ne peut qu'avouer que les gens à l'époque étaient gagnés par un message d'amour et d'espérance au-delà de la mort. C'était une rupture fondamentale, un tournant dans l'histoire.

Pratique adoptée, signification transformée

Avec le christianisme, le memento mori s'est développée beaucoup plus que dans la philosophie et la culture gréco-romaines. Son insistance sur le salut en termes de pardon des péchés et de vie éternelle, le ciel, le jugement de Dieu, et la possibilité de l'enfer ont amené la mort au premier rang des préoccupations. C'est pourquoi, le christianisme pouvait aisément embrasser l'idée et la pratique du memento mori, mais en l'adoptant, il en a transformé la signification.

Selon la révélation biblique la mort n'est pas la fin de l'existence de la personne mais le passage ontologique de cette vie à une nouvelle mode d'être auprès du Seigneur Dieu, un avenir éternel garanti par la mort et résurrection de Jésus-Christ. En croyant à cette promesse, penser à la mort ne fait plus peur mais devient un sujet d'espérance, voire de joie. Un chrétien en est persuadé que le meilleur est encore à venir. Comme le disaient nos ancêtres protestants et évangéliques : la mort est une transformation, par laquelle on sera promu en gloire.

Deuxièmement, dans la pensée chrétienne la mort n'est pas un aspect « naturel » de la condition humaine, tout simplement, mais un intrus dans la création, un ennemi de la vie. Conséquence du

¹¹ Résumé du propos de Luc Ferry, dans Luc Ferry et Lucien Jerphagnon, *op. cit.*, p. 93ss.

péché et expression du mal, elle ne fait pas partie des intentions initiales de Dieu pour sa création. C'est pourquoi un chrétien va vraiment pleurer la mort d'un proche.

Troisièmement, la mort n'a pas le dernier mot, ni dans l'existence d'un être humain, ni dans la création de Dieu. Elle a été vaincue par le Seigneur Jésus ressuscité, signe avant-coureur de sa destruction finale dans la nouvelle création. C'est pourquoi un chrétien se souvient de sa mortalité en lien avec la mort et résurrection du Christ.

À noter que *mori* est un présent et non un futur (ce serait : « moriturum esse »). Ceci est très important dans la conception chrétienne du terme : « n'oublie pas de mourir » et non : « prépare-toi à mourir ». Le dernier relève de *l'ars moriendi*, l'art de bien mourir et de bien s'y préparer. En revanche, le memento mori est la réflexion au sens de la mort, quelle que soient la phase de vie ou les circonstances du croyant. Dans la foi chrétienne, la mort est moins un événement de clôture (comme le disent toutes les traditions philosophiques) mais avant tout un événement de transformation vers la gloire du ciel qui peut arriver à tous les instants, et que l'on pourrait manquer par inadvertance.

Rites et cantiques

Le memento mori a occupé une place importante dans la pratique de la foi, dans tous les courants du christianisme. Il a trouvé plusieurs expressions, dont la plus importante est la lecture et la méditation des passages appropriés dans la Bible. Pour ne citer qu'un des nombreux exemples :

Éternel, dis-moi quel est le terme de ma vie, quelle est la mesure de mes jours (Psaume 39:4).

Le memento mori se faisait également sous forme de rites. Par exemple, pendant le mercredi des cendres, qui marque la transition du Carnaval à la période du Carême, des cendres sont placées sur la tête des fidèles lorsque le prêtre prononce les mots : « souvenez-vous que vous êtes poussière et que vous retournerez à la poussière ».

Une manière très protestante de faire memento mori est de chanter en assemblée ou à la maison de la mort inévitable comme une porte d'entrée vers le ciel. En conséquence, il existe un riche répertoire de cantiques (chorals) et d'œuvres liturgiques sur des thèmes liés à la mort. Par exemple le célèbre choral du grand théologien piétiste allemand Johann Jacob Spener, *Alle Menschen müssen sterben*, sur lequel Jean Sébastien Bach a basé sa fameuse 162^e Cantate. Le texte est une véritable confession de foi. N'en citons que la première et la dernière strophe :

(1) Tous les hommes doivent mourir, toute chair passe comme l'herbe. Tout ce qui vit doit périr, s'il doit devenir nouveau ailleurs. Ce corps doit pourrir afin d'être guéri autrement et gagner la grande gloire préparée pour les fidèles croyants.

(7) Ah, j'ai déjà vu de loin cette grande gloire ! Maintenant je me réjouis déjà du blanc manteau céleste / et de la couronne d'or d'honneur. Je me tiendrai devant le trône de Dieu et contemplerai cette joie qui n'aura pas de fin.

Expressions funéraires et artistiques

Le memento mori a trouvé de multiples expressions dans l'art et l'architecture funéraires. Ne notons que quelques exemples. En Italie au XV^e siècle il était très à la mode de mettre des personnes fortunées décédées dans un transi, une tombe qui représente le corps délabré du défunt. Le but était de charrier par-delà la tombe cette conception de l'existence. Sur le tableau « La Trinité » de Masaccio, qui se trouve sur un des bas-côtés de la basilique Santa Maria Novella de Florence, est représenté un transi sur lequel est inscrit : « Je fus autrefois ce que vous êtes et ce que je suis vous le serez aussi ».

Dans beaucoup de pays européens, les tombeaux étaient creusés dans la cour ou le « jardin » autour de l'Église. C'est pourquoi le mot pour cimetière en plusieurs langues est « jardin d'Église » (*churchyard* en anglais, *kerkhof* en néerlandais, *Kirchhof* en allemand). Les riches pouvaient se payer un tombeau même à l'intérieur de l'Église. Autant de memento mori pour les vivants venus prier à l'Église ! Sans parler des textes et des images sur les pierres tombales. Particulièrement intéressantes sont les pierres tombales des Puritains (protestants réformés anglais) dans les États-Unis coloniales à partir du XVI^e siècle. Elles représentèrent fréquemment des crânes flanqués d'ailes, des squelettes tenant des faux, des sabliers qui marquent de temps des squelettes, ou des anges mouchant des chandelles. Aux goûts modernes, les images frisent souvent le grotesque, mais c'était une forme d'art très populaire avec un message fort, pour les gens à l'époque.

Une autre forme de memento mori, développée au Moyen-Âge, sont les tableaux montrant la danse macabre, avec une représentation de la mort qui danse en emportant de la même façon le riche et le pauvre. De tels tableaux décorèrent de nombreuses églises et palais partout en Europe. Ces représentations ont inspiré à leur tour plusieurs compositeurs, comme Camille Saint-Saëns en France, à imaginer des danses macabres musicales.

À partir de la Renaissance, on va voir sur de nombreux portraits d'un prince ou d'un riche personnage un crâne, discrètement positionné sur une table ou par terre dans un coin du tableau – à la demande du commanditaire ! Le célèbre tableau de Hans Holbein, « Les Ambassadeurs » recèle une image cachée de crâne grâce au procédé de l'anamorphose.

Dans la même période les peintres développent le genre de nature morte. Une forme de nature morte s'appellait *vanitas* (« vanité »), parce qu'on glissait dans l'ensemble des objets représentés un ou plusieurs symboles de mortalité. Les symboles pouvaient être évidents, comme des crânes, ou plus subtils, comme une fleur qui perd ses pétales, ou un sablier qui désigne le temps qui passe.

Memento mori fut un important thème littéraire. Plusieurs écrivains ont publié des méditations sur la mort, comme l'anglais Jeremy Taylor (XVII^e siècle), auteur de *Holy Living and Holy Dying*. À la fin du XVIII^e siècle, les élégies étaient un genre littéraire courant. Dans *La Mort d'Ivan Ilitch* de Léon Tolstoï, la physionomie du défunt évoque pour le vivant une sorte de memento mori.

Le memento mori fut également abordé par Charles Baudelaire dans *Les Fleurs du mal*, dans le dernier poème de la section « Spleen et Idéal », intitulé L'horloge, où l'horloge finit par dire à l'homme : « Meurs, vieux lâche ! Il est trop tard ! ».

Pour ce qui est de la littérature moderne, notons la nouvelle de Jorge Luis Borges *El inmortal* (« L'Immortel, 1949), et le roman de la britannique Muriel Spark *Memento Mori* (1959).

Objectifs

Quand on compare les objectifs des différentes formes du memento mori dans le christianisme aux objectifs du memento mori des philosophes d'antan et d'aujourd'hui, on voit quelques ressemblances mais surtout des différences.

(a) Le memento mori servait à se rendre compte de la fragilité de la vie terrestre. C'était un appel aux croyants de méditer sa mortalité de « compter ses jours », comme le dit le Psalmiste (Psaume 90:13). De cette manière, il devient plus humble, sachant qu'il n'est pas maître de sa propre vie, et que son destin est entre les mains de Dieu.

(b) Dans le christianisme, le memento mori servait avant tout à nourrir l'espérance et d'affronter la mort avec confiance. Il permet aux croyants de vivre le temps qui passe – *tempus fugit* – dans la

double perspective de la vie auprès du Seigneur après la mort, et du retour du Christ qui amènera la résurrection de notre corporalité et la nouvelle création dans laquelle nous règnerons avec lui.

Comme il est réservé aux hommes de mourir une seule fois, après quoi vient le jugement, de même Christ, qui s'est offert une seule fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra sans péché une seconde fois à ceux qui l'attendent pour leur salut (Hébreux 9:27-28).

Chaque memento mori est une invitation à concentrer ses pensées sur la perspective de la vie après la mort.

(c) Dans la même veine, le memento mori devient un appel à répondre à l'invitation de l'Évangile, à prendre position. Notre avenir après la mort dépend de la décision prise dans cette vie sur terre. C'est un thème récurrent dans le message des évangélistes de tous les temps. On le trouve aussi chez les théologiens qui défendent la foi chrétienne face à ses détracteurs. Certains en ont fait le fondement même de leur argumentaire. Par exemple le mathématicien et penseur Blaise Pascal (1623-1662). Il distingue trois catégories d'hommes : ceux qui cherchent Dieu et qui le connaissent, ceux qui ne connaissant pas Dieu mais qui le cherchent sincèrement, et ceux qui ni le connaissant ni le cherchent. Les derniers se désintéressent de tout ce qui concerne la religion. C'est pour les amener à la foi chrétienne que Pascal va rédiger une série de discours qu'il n'a pas eu le temps de terminer – il est mort à 39 ans), et qui sont publiés posthument sous le titre *Contre l'Indifférence des Athées*. Notons au passage qu'à cette époque le mot « athée » n'avait pas mais le sens moderne du terme. Chez Pascal et d'autres auteurs « athée » veut plutôt dire « indifférent » vis-à-vis de Dieu et de ses commandements. Plus tard, ces discours sont réédités sous le titre *Pensées*. Dans l'un de ces discours il dit :

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, entre ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence de ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, à ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser... Rien n'est si important à l'homme que son état ; rien ne lui est si redoutable que l'éternité¹².

(d) Dans le contexte chrétien, le memento mori acquiert un but moralisateur complètement opposé au thème du *nunc est bibendum* de l'Antiquité classique. Pour le chrétien, la perspective de la mort sert à souligner la vanité et la fugacité des plaisirs, du luxe, et des réalisations terrestres qui émanent de l'orgueil des hommes, par lesquelles ils cherchent à s'imposer, à s'assurer une place pérenne auprès de Dieu ou dans l'histoire du monde. La Bible rappelle constamment que chaque homme, chaque femme va mourir un jour et qu'il paraîtra à ce moment-là devant Dieu qui jugera leurs actes. Ceci est aussi vrai pour les croyants, bien qu'ils aient obtenu le pardon des péchés. Par conséquent, la perspective de la mort incitera le chrétien au détachement des choses de ce monde, car nous n'en pouvons rien retenir dans la mort, et à cultiver les vertus chrétiennes, à mener sa vie selon la volonté de Dieu, résumée dans le double commandement d'aimer Dieu par-dessus tout et son prochain comme soi-même.

¹² Blaise Pascal, *Preuves par discours*, II - Fragment n° 1 / 7. Le papier original est perdu. Copies manuscrites ont été retenues dans *Contre l'indifférence des athées*, Port-Royal, édition 1669, p. 1-18, édition 1678, p. 1-17

(e) Le memento mori n'est pas seulement lié à la mort qui terminera notre vie sur terre, mais aussi à la mort qui s'est produite quand une personne est devenue disciple du Christ et qui s'opère pendant la vie du croyant au quotidien. C'est le principe de « mourir à soi-même ». Ceux qui veulent suivre le Christ doivent renoncer à eux-mêmes et être prêts à abandonner leur vie pour lui, spirituellement, symboliquement et même physiquement, si nécessaire. Paul explique que le croyant est « crucifié avec Christ », de sorte qu'il ne vit plus, mais que c'est Christ qui vit en lui. Son ancienne nature, avec sa tendance à pécher et à suivre les voies du monde, est morte et Christ demeure en sa nouvelle nature et agit à travers elle. Cela implique que le croyant doit activement participer à cette transformation, en renonçant aux péchés, aux passions et aux désirs pratiqués autrefois (Romains 6:4-8, Galates 2:20, 5:24). Dans la tradition chrétienne, on parle de la mortification de la chair, ou de la mortification tout court. Le but est de progresser dans la sanctification, sans laquelle personne ne verra le Seigneur (Hébreux 12:14)

La mortification des désirs passe souvent par l'ascèse, qui peut prendre plusieurs formes, le plus souvent par le jeûne dans certains domaines, et par un style de vie décidément modeste. On peut aller plus loin encore en pratiquant le célibat, un style de vie modeste, ou le renoncement à la propriété privée. Tout cela est connu tout au long de l'histoire de l'Église. Certains individus et groupes sont allés à l'extrême, en choisissant par exemple l'isolement total (érémitisme).

Pertinence aujourd'hui

Dans notre société axée sur le présent, il n'est pas évident de faire memento mori. Certains de nos contemporains sans religion ont des idées vagues par rapport à l'au-delà, vestiges de la croyance chrétienne au ciel et l'enfer. On pense que l'âme entrera dans une dimension impersonnelle et intemporelle de paix et de sérénité, souvent représentée par une sorte de nuage sur laquelle ce qui reste de « moi » va planer éternellement. C'est ce que l'on appelle parfois le « paradis », sans retenir le sens profond de ce terme chrétien, et l'on pense que tous les humains y arriveront, quasi automatiquement. Or, ceci ressemble aux représentations de l'au-delà des philosophes, évoquées plus haut. Finies les notions chrétiennes d'un Dieu qui nous attend, du jugement et d'une possible punition (représentée par l'enfer).

Ceux qui réfléchissent au fait de leur mortalité adoptent souvent une attitude stoïcienne vis-à-vis de la mort : assumer que je mourrai un jour, que ma personne et ma conscience seront effacées à ce moment-là, qu'il ne restera rien de « spirituel » et que je serai réduit à la matérialité de l'univers. Tout ce que je peux espérer est de pouvoir profiter au mieux de cette vie.

Par ailleurs, les recherches en sciences religieuses montrent qu'un nombre important de ceux qui s'identifient comme « chrétiens », partagent ses idées vagues de « paradis » et cette attitude stoïcienne. Elles sont même présentes parmi les chrétiens dits pratiquant ou engagés, où elles font de pair avec une sécularisation de l'espérance – la perspective d'un avenir personnel après la mort auprès du Seigneur, l'attente du retour du Christ, de son règne et de la résurrection de la chair, sont substituées par la perspective d'un monde meilleur, résultant de l'action des chrétiens et de tous les hommes de bonne volonté. Ainsi, l'horizon de l'existence se rétrécit au monde ici-bas, tout comme chez les philosophes gréco-romains au début de la civilisation occidentale.

Le débat entre eux et les apologistes chrétiens est donc toujours d'actualité. L'enjeu n'est pas tant l'importance du memento mori – on était assez d'accord sur ce point – mais quel est le sens de la mort dont on doit se souvenir, et dans quel but. Sur ces points, la raison philosophique, popularisée dans la société moderne sécularisée, et la foi chrétienne empruntent des chemins radicalement différents.

Toujours faut-il que les chrétiens se mettent sur le chemin qui leur appartient, le chemin du memento mori dans le sens biblique du terme. Ceci n'est pas gagné. Aujourd'hui, les chrétiens,

toutes confessions confondues, semblent faire beaucoup moins de *memento mori* que les générations précédentes. Les évangéliques ne font, hélas, pas exception, comme nous allons voir plus loin. Est-ce que la discipline spirituelle de *memento mori* est encore enseignée dans les centres de formation, dans les communautés d'Églises, dans le répertoire de nos chants ? Est-ce que l'on parle de la conscience de la mort dans les cours Alpha ? Où trouver un ouvrage ou un article sur ce sujet ? La question se pose.

Un livre important

C'est par rapport à ces questions, précisément, que nous voulons présenter un ouvrage récent qui a suscité beaucoup d'attention dans le monde évangélique outre-Atlantique et outre-Manche, écrit par Matt McCullough, docteur en théologie et pasteur de la Trinity Church à Nashville, dans le Tennessee, intitulé *Remember Death*, « Se souvenir de la mort, chemin surprenant vers une espérance vivante ». ¹³ Ce titre est en fait la traduction anglaise de *memento mori*. En effet, l'auteur renoue avec cette tradition et la situe dans le contexte actuel.

Il s'agit là d'un livre important, ne serait-ce que parce qu'il est l'un des rares livres à aborder ce sujet, et quasiment le seul issu du courant évangélique depuis longtemps. Nous avons besoin d'entendre une telle voix. Dans ce livre, l'auteur nous amène à « compter nos jours afin d'obtenir sagesse » (Psaume 90:11). Pourquoi ?

Il est important de se souvenir régulièrement de la mort, pas seulement quand nous avons perdu un être cher, car ceci nous conduit à un nouveau degré de santé spirituelle, enracinée dans la mort et la résurrection de Jésus. La thèse centrale de mon livre est, paradoxalement, que la meilleure façon de profiter de votre vie est d'être honnête au sujet de votre mort¹⁴.

McCullough parle de la « capitulation des chrétiens face à l'évitement de la mort par la culture ambiante ». Cette capitulation est particulièrement forte dans les milieux évangéliques américains, dont il fait partie, avec ses préférences pour les « célébrations de la vie », les témoignages de ceux qui ont bien réussi leurs projets, avec l'aide du Seigneur Dieu bien sûr, la réalisation de nos rêves, la valorisation du croyant, etcetera.

Guérir ou se préparer à mourir ?

Quant à moi, je n'ai ni étudié en profondeur les pratiques funéraires des protestants évangéliques en France, ni trouvé de recherches sur ce sujet, mais si mes propres observations ne me trompent pas, la même tendance se fait également ressentir dans une certaine mesure dans nos Églises. J'ai l'impression que le sujet de la mort n'est abordé que de façon ponctuelle, en particulier quand il y a un décès. Encore que...

J'ajoute deux autres observations attestant de la tendance dont parle Matt McCullough. D'abord, quand un membre de la communauté ou un proche d'un fidèle tombe gravement malade, on va tout de suite, et tout naturellement, prier pour sa guérison. Mais il arrive souvent que l'on ne prend pas en considération l'autre scénario, celle d'une mort plus ou moins imminente. Est-ce que le pasteur et les anciens vont aider la personne, ainsi que ses proches, à se préparer à l'heure du trépas qui s'approche, et à rencontrer Dieu ? Et si la personne décède effectivement, est-ce que l'Église est prête à accepter cela, non comme l'échec des prières non exaucées, mais comme faisant partie de la providence de Dieu qui a rappelé cette personne chez lui, pour utiliser une expression

¹³ Matt McCullough, *Remember Death: The Surprising Path to Living Hope*. Wheaton, Illinois, Crossway Books, 2018.

¹⁴ *Idem*, p. 17 et 22.

traditionnelle ? Avons-nous appris avec Paul de dire, quand le corps vieillit et que la mort frappe à la porte, qu'il est « bien préférable pour la personne de partir pour être avec le Christ », au lieu de rester chez nous ici-bas dans un corps plus ou moins guéri mais qui va tout de même rendre l'âme un jour (Philippiens 1:23) ?

Oui, nous pouvons prier pour une guérison, si Dieu le veut, mais il est aussi opportun de lui demander la grâce de pouvoir partir en paix, sans trop souffrir, quand notre heure est venue, à quel âge que ce soit d'ailleurs.

Les « vieux cantiques » et la notion du pèlerinage

Quand la vie du croyant est placée dans la double perspective de la vie éternelle et de la résurrection de la chair, elle prend le caractère d'un pèlerinage. Nous sommes en route vers une destination au-delà de la mort. Cette notion de pèlerinage a toujours été un aspect important de la pratique de la foi chrétienne, dans toutes les confessions. Elle était un thème majeur de l'hymnologie protestante, notamment dans les courants piétistes et les mouvements de réveil. En témoignent de nombreux « vieux cantiques » qui parlent de l'assurance du salut, de la gloire qui nous sera donnée dans le ciel, et de la confiance en Dieu à l'heure du trépas. Ces thèmes sont omniprésents dans les recueils tels *Les ailes de la foi* et *À toi la gloire*. Je prends pour exemple le cantique du pasteur de réveil César Malan (1787-1864) :

(1) Mon cœur joyeux, plein d'espérance, s'élève à toi, mon Rédempteur ! Daigne écouter avec clémence un pauvre humain faible et pécheur. En toi seul est ma confiance, en toi seul est tout mon bonheur.

(2) C'est vers ton ciel que, dans ma course, je vois aboutir tous mes pas. De ton Esprit la vive source me rafraîchit quand je suis las. Et, dans le danger, ma ressource est dans la force de ton bras.

(3) Je vois ainsi venir le terme de mon voyage en ces bas lieux, et j'ai l'attente vive et ferme du saint héritage des cieux. Sur moi si la tombe se ferme, j'en sortirai victorieux (ATLG 327).

Vieux jeu, ces cantiques-là, vous me direz. Soit. A chaque époque sa poésie et son style musical, à chaque culture son expression liturgique, tant que cela donne des variations diverses et variées sur les mêmes thèmes de la foi. Mais est-ce vraiment le cas pour ce qui est de notre sujet ? Est-ce que la louange contemporaine nous donne des chants avec la même substance et de la même teneur que le répertoire d'autrefois, ou avons-nous perdu quelque chose au passage ? Je pense que oui, car, est-ce là ma deuxième observation, le culte évangélique d'aujourd'hui est tellement concentré sur l'expérience spirituelle ici et maintenant que la mort et l'au-delà sont rarement évoqués. Les recueils de Jeunesse en Mission (JEM) en sont largement dépourvus, si ce n'est que pour les quelques vieux cantiques retenus dans le premier tome. De temps à l'autre le groupe de musique propose encore de tels chants, en disant que « nous allons chanter maintenant un vieux cantique ». Est-ce pour plaire aux membres ayant atteint un certain âge ? Pendant le temps de louange les fidèles sont invités à faire l'éloge de Dieu et de ce qu'il fait pour « moi » dans cette vie sur terre, à exprimer leurs sentiments de joie et leur adoration, et à s'ouvrir à la présence de Dieu – tout cela sur fond de musique et de chant. Je veux bien avoir tort, mais je ne peux me soustraire à l'impression que les affirmations du genre « tous les hommes doivent mourir » et « nous sommes en pèlerinage vers le ciel » ont quasiment disparu du culte évangélique, et qu'elles figurent beaucoup moins dans la prédication évangélique que dans le passé.

Est-ce grave ? Au lecteur de juger. Pour ma part, je dirais que nous sommes beaucoup plus « enfants de notre époque » que nous ne voulons l'admettre. Notre époque est marquée par « l'épanouissement du présent et l'évanouissement de l'avenir », comme l'a très bien remarqué

Jean-Claude Gillebaud¹⁵. Matt McCullough met le doigt sur à l'influence de la société et son obsession du présent dans la pratique des évangéliques.

Memento mori aujourd'hui

McCullough reconnaît que la conscience de la mort est venue facilement pour les chrétiens dans le passé. Les gens mouraient plus jeunes, il y avait des maladies et des épidémies mortelles, des guerres, etc. Si la plupart des décès surviennent aujourd'hui dans des établissements médicaux isolés de chez nous, la plupart des gens autrefois mouraient chez eux, dans les mêmes pièces où d'autres membres de la famille dormaient dans leur lit, mangeaient leurs repas ou lisaient leurs livres. Compte tenu de la présence omniprésente de la mort, l'appel à la mémoire de la mort était sûrement plus facile à accepter pour eux que pour nous. Ils avaient des rappels visibles de l'emprise de la mort tout autour d'eux, alors que beaucoup d'entre nous peuvent éviter le sujet pendant la plupart de nos vies, si nous le choisissons. Mais c'est justement pour cette raison que la discipline de la conscience de la mort est peut-être encore plus cruciale à notre époque. Car si l'espérance de vie est beaucoup plus longue qu'autrefois, le taux de mortalité reste stable et universel.

La façon dont nous affrontons la mort, nous façonne pour affronter toute la vie. Se souvenir de notre mortalité, nous aidera à grandir dans la foi, l'espérance et l'amour. Je ne parle pas de la préparation à sa propre mort, même si cela aussi est une tradition séculaire. Je veux dire la perspective que la mort en tant que réalité inébranlable donne à notre vie sur terre¹⁶.

Dans un article qui résumé le message de son livre, l'auteur met en avant deux points importants.

1. De la conscience de la mort à l'assurance du salut

Premièrement, une lecture honnête et réaliste de la Bible nous oblige à régulièrement réfléchir à la mort. Partout dans la Bible nous sommes amenés à considérer la fragilité de notre corps, les limites de notre force, la temporalité de notre existence et la perspective d'avoir à rendre des comptes à Dieu notre Créateur, que ce soit dans les Psaumes, les paroles de Jésus dans les Évangiles ou l'enseignement intelligent et pourtant cryptique de l'Écclésiaste. Un engagement régulier avec les Écritures conduit les chrétiens à affronter honnêtement la mort. C'est à partir là que nous devons cultiver la conscience de la mort, qui est une précondition pour comprendre le salut et combien nous avons besoin du Christ.

Nous devons permettre à la conscience de la mort de briser l'identité que nous pouvons avoir une vie à nos conditions, avant de nous connecter avec la promesse d'une nouvelle vie en Christ (...)
L'honnêteté à propos de la mort n'est pas une fin en soi. Elle n'est que la première étape, elle doit nous conduire au chagrin, ensuite le chagrin doit nous conduire à l'espoir... Il ne suffit pas de devenir simplement plus conscient de la mort par pure acceptation rationnelle. Il ne faut pas non plus se laisser fasciner par la mort. La véritable conscience de la mort amène le croyant à se regarder dans la lumière du Christ, de placer sa confiance en lui, et de considérer qu'en fin de compte, ce qui lui est arrivé – la mort et la résurrection – nous arrivera aussi avec le temps.¹⁷

¹⁵ Jean-Claude Gillebaud, *La refondation du monde*. Paris : Seuil, 2008.

¹⁶ Matt McCullough, 'Memento Mori: ce que cela signifie et pourquoi cela devrait vous intéresser.' Article publié par *The Gospel Coalition*, 10 octobre 2018, <https://www.thegospelcoalition.org/article/memento-mori/>

¹⁷ Mat McCullough, *Remember death*, p. 80, 170, 178.

Quand la réalité de la mort passe à l'arrière-plan de notre conscience, d'autres problèmes de vol de joie surgissent rapidement et comblent le vide. Comme le disait Blaise Pascal :

Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misères, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus légères, ils les prévoient, ils les sentent ; et ce même homme qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, c'est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, sans inquiétude et sans émotion. C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes. C'est un enchantement incompréhensible¹⁸.

La perspicacité de Pascal est encore plus importante aujourd'hui. Nous pouvons nous détacher de la mort afin de pouvoir passer notre temps et notre énergie à rechercher le bonheur. Mais ce détachement ne changera pas le fait de notre mortalité, et il ne nous rendra finalement pas plus heureux.

2. La mort nous fait reconnaître la puissance de Jésus

Deuxièmement, reconnaître la pertinence de la mort chaque jour nous aide à reconnaître davantage la pertinence de ce que Jésus a fait pour nous. Considérez la conscience de la mort comme une sorte de télescope. A l'œil nu, les promesses de Jésus par rapport à la vie éternelle et la gloire à venir peuvent paraître abstraites, petites, au-delà de mon cadre de vue, éloignées et déconnectées de ce que je vois autour de moi. Ils appartiennent à un autre monde que celui dans lequel je vis.

Mais cela commence à changer dès lors que j'apprends à regarder la douloureuse vérité sur la mort. Quand je regarde à travers la mort vers Jésus, pour mieux saisir son image, Jésus s'avance et se concentre, il agrandit jusqu'à ce qu'il domine tout mon cadre de vue.

Reconnaître que la mort est un problème plus grave que ce que nous avons réalisé n'est que la première étape et non une fin en soi. Alors que nous expérimentons sa piqûre partout, nous expérimentons également la pertinence de la promesse de victoire de Jésus. En d'autres termes, reconnaître la pertinence de la mort chaque jour est la façon dont nous reconnaissons la pertinence de Jésus chaque jour également.

Passages à méditer

Pour terminer quelques passages du livre qui donnent de quoi méditer :

- Avant de désirer une vie impérissable, vous devez accepter que vous périssiez avec tous ceux que vous aimez. Vous devez reconnaître que tout ce que vous pourriez accomplir ou acquérir dans ce monde est déjà en train de disparaître. Ce n'est qu'alors que vous aspirerez à la gloire éternelle de ce que Jésus a accompli et acquis pour vous. Et vous devez reconnaître que vous allez perdre tout ce que vous aimez dans ce monde avant de pouvoir espérer un héritage gardé au ciel pour vous (p. 20–21)

- Si la mort n'est pas un problème, Jésus ne sera pas vraiment le Sauveur. Plus nous ressentons la piqûre de la mort profondément, plus nous ressentirons consciemment le pouvoir de l'Évangile. Plus nous comptons nos jours avec soin, plus nous apprendrons avec joie que les jours de la mort sont également comptés. (52)

¹⁸ Blaise Pascal, *op. cit.*

- La mort n'est pas la fin naturelle d'une vie purement biologique. La mort est une intrusion dans le monde parfait du Créateur, elle est conçue par ce même Créateur pour montrer quelque chose d'important. La mort est une punition pour la fierté et la présomption humaines. Elle expose notre confiance insensée dans notre liberté d'être qui nous voulons être (p. 64).

- Derrière notre expérience de la futilité de la vie se cache la tentative non reconnue et infructueuse de vaincre la mort. Nous faisons l'expérience de la futilité dans le travail, le plaisir ou la richesse ou quoi que ce soit d'autre, lorsque nous nous rendons compte que ces choses ne sont pas capables de nous procurer ce que nous attendons d'elles. Nous leur demandons de nous protéger de la mort – de donner un sens à nos vies que la mort ne saura effacer. Pour ce qui est cet objectif, elles sont vaines. Nous construisons des murs et des toits avec du papier et leur demandons de nous mettre à l'abri de la pluie (p. 99).

- La mort est un événement biologique – la fin des battements du cœur, de la respiration des poumons et des processus cérébraux – mais en même temps bien plus que cela. On ne peut limiter la mort au seul moment où votre vie se terrestre se termine. Ses effets se font ressentir partout. La mort n'est pas tant un événement qu'un processus avec un aboutissement final – un processus de siphonage qui nous sépare progressivement de ce que nous aimons de sorte qu'à la fin, tout le monde perd tout. Mais quand nous reconnaissons cette vérité, que nous l'assumons et que nous n'y reculons pas, nous rejoignons le chemin vers une joie plus profonde et plus pleine dans la promesse d'un monde sans mort, un monde où ce que nous aimons ne passera jamais, un monde qui nous est promis par celui qui est la résurrection et la vie (p. 115).

- Jésus est venu offrir ce que nous devons avoir si nous voulons connaître une joie véritable et durable. Il offre ce dont nous ne pouvons pas nous passer. Mais ce qu'il propose est souvent très différent de ce dont nous pensons avoir besoin. Nous sommes souvent concentrés sur ce que nous attendons de cette vie. Mais Jésus ne promet pas de nous donner plus de ce que la mort ne fera que voler de toute façon. Il veut nous donner ce que la mort ne peut pas toucher (134).

- La mort et la résurrection de Jésus, ainsi que sa promesse qu'il nous donnera la vie si nous croyons en lui, recadrent la façon dont nous expérimentons les choses transitoires de cette vie. La manière de goûter pleinement à la douceur de la vie éternelle n'est pas de se retirer de profiter des bonnes choses de cette vie, mais de tirer parti de ces plaisirs bons et passagers pour aspirer à la fête sans fin à venir. Aimer cette vie et toute sa bonté, tout en sachant avec vérité et honnêteté que nous allons tout perdre, voilà une manière d'approfondir notre amour pour la vie à venir (p. 138).

- Tout dépend de la résurrection de Jésus. Nous ne voyons cette vérité que lorsque nous nous sommes permis de voir et de pleurer la mort. Lorsque nous avons reconnu notre solidarité avec Adam dans la mort, nous sommes prêts à reconnaître notre solidarité avec Jésus dans la vie (p. 178).